

***Nuestras Madres*,**  
de César Diaz (2019)  
(guatémaltèque, belge, français, 1 h 17, 2019)



Les premières images du film *Nuestras madres*, sorti en 2019, montrent le personnage principal, Ernesto Gonzalez, anthropologue judiciaire, enquêteur pour le compte d'une fondation médico-légale, reconstituer le puzzle du squelette d'un humain tué d'une balle dans la tête. César Diaz, réalisateur de ce premier long métrage de fiction, quant à lui, reconstitue la mémoire de son pays, le Guatemala.

Mêlant mémoire collective et mémoire intime, fiction et documentaire, acteurs professionnels et non professionnels (femmes indiennes, mayas, des hauts-plateaux montagneux du centre du pays), ce film raconte la quête obsessionnelle par le jeune Ernesto du corps et de l'his-

toire réelle de son père disparu en 1982. Alors qu'en 2018 se tient dans la capitale le procès très médiatisé de membres du commandement militaire accusés de crimes et de violations des droits de l'homme contre la population civile, sa mère refuse implacablement de tout lui dire et de témoigner au procès et son patron lui interdit de suivre une piste prometteuse sur son père. Elle est ouverte par une femme indienne, Nicolasa, venue à l'institut médico-légal témoigner du massacre des habitants de son village hébergeant des guérilleros en 1982, mais aussi de l'assassinat de son mari et de son propre viol. Elle est venue exiger l'exhumation de son Matéo de la fosse commune, creusée par les villageoises sous la menace des soldats qui y ont jeté les hommes du village et de la guérilla, les garçons, les bébés abattus, torturés... Ernesto décide d'aller dans son village où il ne peut que collecter les témoignages de nombreuses femmes et promet de revenir avec un mandat pour ouvrir le charnier repéré. C'est finalement en ville, dans le charnier du cimetière municipal, que sont découverts les restes du corps du père d'Ernesto et, avec eux, une vérité inattendue sur sa filiation. Libérée du devoir d'omission qu'elle s'était imposé, sa mère décide de témoigner au procès contre les militaires qui l'ont enfermée dans une prison clandestine en 1982 pendant six mois, la torturant et la violant chaque jour avant de la

## FILMS

libérer, enceinte... Ernest réconcilié avec son passé retourne au village indien exhumer les corps de Matéo et des autres victimes sous le presque sourire de Nicolasa.

César Diaz, de nationalité belgo-guatemaltèque est né en 1978 à Guatemala City, son père disparaît en 1981. Il connaît l'exil pour suivre des études d'art et de cinéma jusqu'à la FEMIS en 2011. Après deux court-métrages documentaires en 2010 et 2014 déjà consacrés à la guerre civile dans son pays, il réalise en 2019 *Nuestras madres* récompensé dans de nombreux festivals et notamment à Cannes où il reçoit la «Caméra d'or de la première œuvre». Bouleversé par des témoignages de femmes indiennes à propos du massacre de leur village en 1982, il veut, avec ce film, réaliser un «document historique»: sur le passé de la guerre civile (1960-1996), mais aussi sur le travail de mémoire mené, entre autres, par une association unique, indépendante de l'État guatemaltèque, qui travaille avec des fonds nord-américains, pour restituer aux familles les dépouilles dûment identifiées de leurs défunts et leur permettre de leur donner une sépulture.

En 1982 le Guatemala connaît le paroxysme d'une guerre civile qui s'inscrit dans le contexte de la guerre froide en Amérique latine de manière classique et spectaculaire (coup d'État de la CIA en 1954 contre Jacobo Arbenz Guzman promoteur d'une réforme agraire). Elle oppose une guérilla soutenue par Cuba, composée de militants de gauche (la mère d'Ernesto chante une *Internationale* pleine de larmes avec ses camarades à l'occasion de son anniversaire) et

de paysans indiens, à une série de gouvernements autoritaires, soutiens de l'oligarchie «ladinos» (métis et descendants des conquérants espagnols), agro-exportatrice, favorable à l'ouverture libérale de l'économie aux investissements nord-américains et qui accapare le pouvoir depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en spoliant «los Indios» surtout mayas (55 % de la population). Arrive alors au pouvoir, par coup d'État, le général Efraín Ríos Montt qui crée des patrouilles d'autodéfense civile d'extrême-droite dans le cadre de son plan de contre-insurrection visant la destruction de l'Union révolutionnaire nationale guatemaltèque (guérilla), en pratiquant la politique de la terre brûlée: 440 villages sont rasés, 626 massacres perpétrés dont 90 % dans des localités majoritairement mayas.

Le film fait écho à beaucoup d'aspects de cette histoire récente: crimes de masse et bilan de la guerre civile de 200 000 victimes en évoquant un pays étouffé par ses morts: enquêteurs submergés par les charniers découverts, absence de survivants d'une famille pour identifier un mort, image du cimetière municipal où les murs du columbarium semblent se confondre avec ceux des bidonvilles en arrière-plan... Poids des Indios dans ce bilan, 80 % des victimes, par la place des témoignages des Indiennes dans le film. Poids des femmes, victimes de crimes sexuels (25 % des victimes), avec les témoignages développés d'une militante citadine et d'une villageoise. Force des inégalités avec l'appropriation des terres communes indiennes par des propriétaires latifundiaires lointains et armant des gardes, illustrée quand Nicolasa et

## FILMS

Ernesto sont menacés alors qu'ils approchent l'ancien terrain où a été creusé le charnier en 1982, devenu une « exploitation » du « patron ». Difficultés du travail de mémoire dans un pays où, malgré l'accord de paix historique de 1996 mettant fin à la guerre civile entre le gouvernement de droite réformiste et l'URNNG, malgré la « commission pour l'éclaircissement historique » entre 1994 et 1999 qui vise la vérité et la réconciliation, le passé et la justice ne passent pas ou si peu. On voit les reproches furieux faits par le patron de la fondation médico-légale à Ernesto, qui a enfreint les procédures en allant au village indien sans mandat, rappelant les tractations compliquées avec les juges, les délais serrés d'un travail sous contrôle policier.

Ces sont ces difficultés qui poussent César Diaz à faire ce long métrage en 2018, alors que le général Rios Montt vient de mourir tranquillement chez lui après que sa condamnation au procès de 2013 pour génocide et crimes contre l'humanité a été suspendue pour vice de forme. *Nuestras madres* est donc un cri contre l'impunité, courageux, dans un pays où la défense des droits de l'homme ou la critique de l'armée sont assimilées au communisme et où la droite militariste, extrême, a fait son retour en 2011.

Le film est sombre, faisant le portrait d'un pays où les visages sont

parcheminés par les souffrances et la terreur, et fait très fréquemment apparaître à l'image l'alcool, comme si il fallait être en état second pour supporter le passé et le présent : « Dans ce pays tu vis soit fou, soit bourré », dit Ernesto dans un bar. Il est digne comme les militantes de la ville ou les Indiennes des montagnes témoignant, tout en retenue de leurs larmes, de leurs cris pour servir la précision des crimes à dénoncer. En renonçant à toute image ou voix des militaires, le film les renvoie dans les limbes de l'inmontrable, de l'inhumain et fait place aux victimes, à l'inverse de ce qui se passe dans la société.

Mais c'est aussi un film douloureusement optimiste qui croit que la vérité et la mémoire conduisent à la réconciliation et à l'autonomie, comme Ernesto enfin fier de sa mère qu'il étreint après le procès, enfin ancré dans la filiation qu'il se choisit en murmurant son amour au squelette du mari de sa mère qu'il vient de reconstruire.

*Nuestras madres* est un hommage aux mères, aux femmes dont les portraits se succèdent en cadre serré au milieu du film qui se termine sur un traveling qui les lie les unes aux autres, marquant le passage de l'enfermement de chacune dans sa souffrance à la victoire collective.

CHRISTELLE MULLER

207